

L'agressivité progresse, dit-on, avec l'inaptitude à concevoir l'altérité. Au plaisir polyphonique du roman succède donc la souffrance du moi : retour aux scies du mono, après la stéréo. « *Chacun a ses raisons* », reconnaissait Jean Renoir. « *J'en chie plus que vous* », objectent nos autocrucifiés. Car il faut souffrir chez ces flagellants hostiles au « mensonge » fondateur du roman pour qui, à la façon des puritains, la vérité réside dans la solitude. Deux doigts d'humour et une pincée de Nietzsche dégonfleraient ces cris nés d'une décennie qui, à force de se vouloir gentille et conviviale, aura engendré son contretypage de carnaval. ■



RICHARD MORGIEVE

Quelques voix se dégagent de ce grand Barnum œdipien. Pleine, étrange et modeste, celle de Richard Morgiève dit la douleur d'être abandonné et la terreur de voir son corps à la dérive. Incantatoire à son meilleur, humaine jusque dans ses complaisances, elle pratique à l'égard de ses sentiments vrais et de ses pulsions l'écoute flottante des psychana-

lystes. Morgiève se revendique du « Mars » de Fritz Zorn. On devine encore qu'il a lu le dalaï-lama et Paulo Coelho aux préceptes contradictoires – « *Aime-toi. Oublie-toi* » – qui émaillent ce vade-mecum moral qu'est « *Ton corps* ». « *Ma vie folle* » (157 pages, 92 F) et « *Ton corps* » (167 pages, 92 F) de Richard Morgiève. Les deux titres chez Pauvert.



EMMANUEL ADELY

Emmanuel Adely fait beaucoup espérer, durant l'ouverture de « *Jeanne, Jeanne, Jeanne* ». Son narrateur, qui engage un détective pour découvrir l'identité de sa vraie mère, comme Truffaut l'avait fait avec son père, a des poumons larges comme des jeux d'orgue. Sa quête ob-

sessionnelle, hommage trop évident à Thomas Bernhard, tourne pourtant à la scie. On en viendrait à comprendre celle qui l'abandonna, sans le rebondissement final, remarquable de puissance. « *Jeanne, Jeanne, Jeanne* », d'Emmanuel Adely (Stock, 331 pages, 125 F).